

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 10 (1913)
Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Aloys MERCIER, à Penthaz.

DIXIÈME ANNÉE

N° 7

JUILLET 1913

JUILLET

Dans la plupart de nos stations, mai n'a donné qu'un faible résultat ; Châtelaine et Pregny seules indiquent des augmentations nettes de quelque importance. Ce n'est que vers la fin du mois que la récolte a commencé, mais elle n'était nulle part bien riche — la température nocturne restait toujours au-dessous de 10 degrés Centigrades jusqu'à la dernière semaine. Vers le 26 l'esparcette a commencé à fleurir et cette floraison a rarement été aussi belle et aussi riche que cette année ; mais un vent sec et souvent froid a empêché une sécrétion abondante de nectar. Il y eut donc abondance de fleurs, des bataillons nombreux de butineuses acharnées au travail, et malgré cela de piètres journées ! La première récolte sera probablement assez médiocre, mais le miel est d'une qualité tout à fait supérieure et il vaut la peine de le séparer de celui de la seconde récolte.

A cause du temps si variable et de la température généralement assez basse on a mis les hausses plutôt tard et les abeilles ont bien garni les rayons du corps de ruche ; cela tentera l'un ou l'autre de les extraire aussi. Nous en connaissons qui ont l'habitude d'extraire tout jusqu'aux rayons de couvain ; « nous remplacerons, disent-ils, les provisions qui manquent par du sirop de sucre ». Nous nous sommes toujours opposés à cette manière de faire ; en agissant ainsi on diminue la force de résistance de nos bestioles et on crée un terrain des plus propice à la loque et aux autres maladies. Ce qui est dans le corps des ruches Dadant appartient aux abeilles et nous n'avons encore jamais extrait un de ces grands cadres. L'apiculteur qui le fait se punit lui-même en contribuant ainsi à la dégénérescence de ses bêtes. Il faut du bon miel à nos abeilles pour maintenir leur vigueur et non pas du sirop de sucre qui est et qui restera toujours un pis aller. C'est pourquoi, chers amis ! qui avez coutume d'extraire de cette première récolte tout ce que vous pouvez atteindre, quittez cette habi-

tude, laissez à vos braves travailleuses ce premier miel qu'elles ont prudemment mis en réserve et les nombreux bataillons qui au printemps prochain seront prêts pour la récolte vous prouveront que celui qui sème abondamment moissonnera aussi abondamment.

Chez tel novice, c'est l'ambition qui joue un certain rôle ; on veut pouvoir dire, mes ruches ont rapporté tant ; mais ce calcul est faux et son procédé n'est au fond pas plus intelligent que celui de ceux qui étouffent leurs bêtes pour avoir le miel.

Les rayons des hausses extraits ne doivent être rendus à leur ruche que le soir et pour diminuer l'intensité de l'odeur et pour éviter une trop grande agitation on les asperge d'eau froide avant de les remettre à leur place.

S'il y a une seconde récolte le débutant qui manque généralement d'une bonne provision de rayons de réserve, profitera pour en faire bâtir sur feuilles gaufrées.

Après la grande récolte, quand les abeilles ne trouvent plus grand chose aux champs, elles tâchent de s'introduire dans les ruches de leurs voisines, le pillage menace. Il est beaucoup plus facile de l'éviter que de le guérir. Rétrécissez donc les trous de vol ; gardez-vous de verser du miel ou du sirop à proximité du rucher et si par hasard cela vous arrive, effacez vite toute trace ; ne laissez pas traîner des rayons, ne tolérez pas de ruches orphelines ou trop faibles et si malgré cela une colonie est attaquée, mettez-là pour quelques jours à la cave.

Les essaims ont été peu nombreux généralement ; d'une cinquantaine de ruches nous n'en avons pas eu un seul ; pourquoi ? Demandez-le aux journées néfastes des 13 et 14 avril.

Ulr. Gubler.

LES CROISÉES DÉGÉNÈRENT-ELLES ?

Sous ce titre M. Auberson discute la question du mélange des races, dans le *Bulletin* de mai, et affirme qu'il ne croît pas à la dégénérescence du croisement des italiennes avec la race suisse. Il me demande mon opinion avec un compliment irrésistible. Comment refuser ? Je ferai cependant remarquer à M. Auberson que les autorités apicoles ne manquent pas en Suisse, à commencer par notre cher M. Bertrand dont la *Conduite du rucher* fait loi dans de nombreux pays.

D'un autre côté, l'expérience acquise ici peut être difficilement mise en ligne avec celle de nos confrères suisses, parce que nos conditions sont différentes. Notre abeille commune est notoirement inférieure à l'abeille italienne. Est-ce parce que le climat des Etats-

Unis est plus semblable à celui de l'Italie que celui de la Suisse ? Ou est-ce parce que la race commune importée sur le sol américain il y a trois cents ans environ était de qualité inférieure ? D'après nos apiculteurs les plus expérimentés, les races italienne et carniolienne résistent mieux à la loque non gluante, appelée ici « loque européenne », que les abeilles communes. En est-il de même chez vous ? Si non, il est probable que votre race suisse est de plusieurs côtés supérieure à notre race commune.

La question est donc très complexe. M. Auberson demande si l'abeille commune descend de l'abeille noire d'Afrique et si les abeilles italiennes, carnioliennes et caucasiennes ont des degrés de parentés avec l'abeille commune d'Europe. Je suis d'avis que ce n'est ni une question d'histoire, ni un point d'entomologie. L'origine de l'abeille se perd dans la nuit de l'ignorance humaine. D'après le charmant ouvrage de M. De Soignies, *L'Abeille à travers les âges*, l'origine de l'abeille remonte aux premiers temps du règne animal. Il dit pittoresquement qu'on la trouve « dans les langes de l'humanité ».

Si nous insistons pour le récit biblique et affirmons que l'abeille se trouvait dans l'arche, avec l'homme, l'éléphant, le lion, les frelons et autres insectes, pendant la longue année de la noyade légendaire, nous devons affirmer que de quelques ruchées sont sorties toutes les races d'abeilles. La race de la Terre-Sainte serait la seule race originelle. Si nous acceptons l'évolution et sa doctrine toute moderne, nos races d'abeilles diffèrent légèrement les unes des autres par suite des conditions différentes. L'abeille alors ne serait pas originaire d'un seul pays mais aurait crû en même temps en différents lieux avec de légères différences semblables à celles qui existent entre les différentes races humaines.

Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre. D'après la théorie de l'évolution, les causes semblables ont produit des effets semblables. Il n'y a donc pas de raison pour affirmer que la race du continent ait précédé celle de la péninsule italienne, ou que l'une ou l'autre d'entre elles soit sortie de la race africaine. Les légères différences de climat ont dû produire les légères différences de race. Quant au continent américain, la question est toute différente puisqu'il est avéré que l'*apis mellifera* (ou *mellifeca*) n'existait pas avant l'arrivée de l'homme blanc. C'est pour cela que l'Indien l'a appelée la « mouche des visages pâles ». Incidemment on peut remarquer que les bourdons qui existent à peu près identiques sur les deux hémisphères ont été importés dernièrement en Océanie. Il y a en Amérique, d'après le *Century Dictionary* environ 60 espèces de bombus.

Tout ceci a-t-il quelque importance dans une question de fait ? Notre cher maître, M. Bertrand, auquel j'ai dernièrement écrit pour le questionner au sujet des différences d'opinion et de méthode entre les systèmes allemand et romand, en Suisse, que nous discutons dans l'*American Bee Journal*, m'a écrit ces quelques mots que je prends la liberté de citer :

« Croisées. Nous avons, nous autres Romands, plus de croisées que les Allemands, mais nos ruchers ne s'en portent pas plus mal. »

Je dois dire aussi que notre vieil apiculteur expérimenté, le docteur Miller, qui, comme vous le savez probablement, est mon associé dans la rédaction de l'*American Bee Journal*, après cinquante ans d'apiculture, dont il a fait son gagne-pain, préfère les croisées *de son choix* aux italiennes pures. Il est vrai qu'il fait ce que demande M. Auberson dont je veux citer les propres expressions, car c'est un point pour lequel j'ai combattu sans relâche, mais avec une variante, depuis que j'écris pour l'apiculture :

« Si tous les apiculteurs voulaient *sélectionner leur rucher*, toujours élever des *reines de leurs meilleures colonies*, éviter la naissance des mâles dans les ruches moyennes ou médiocres, quelles raisons s'opposeraient à ce que nous obtenions une race d'abeilles supérieure à une race pure ? »

Je ne crois pas qu'il existe de doute dans l'esprit de quiconque voudra s'arrêter un moment à cette pensée, que la sélection artificielle faite par l'homme doit aider à obtenir les résultats de progrès que la nature réalise lentement par la survivance des êtres les mieux adaptés au milieu où ils se trouvent.

Mais jusqu'à présent je n'ai fait que discuter sans vous donner mon opinion. La voici :

A moins qu'un premier croisement n'ait produit des individus de beaucoup supérieurs aux individus de races pures qui ont fourni ce croisement, je donnerais la préférence à la race pure. Mon expérience a toujours été défavorable aux métis. Comme je l'ai dit plus haut, notre climat peut être plus favorable à la race italienne que le climat de la Suisse, cela est même probable. Avec très peu d'exceptions tous nos croisements se sont trouvés inférieurs. Dans les cas où un croisement a fourni des abeilles de qualité supérieure, cette qualité s'est trouvée fugitive, changeante, instable. Je n'y ai vu de raison qu'après avoir lu la doctrine de Mendel, expliquée assez longuement l'année dernière par un de nos correspondants. Il est vrai que Mendel n'a jamais fait d'expériences sur les abeilles, que sa doctrine est basée sur des observations limitées à quelques plantes comme les pois et quelques animaux comme les poules et les souris. Mais le retour des descendants du métis à la race la plus vivace ou

peut-être la plus ancienne m'a convaincu que dans les conditions où nous nous trouvons, il est préférable de faire nos élevages parmi la race que nous considérons comme la meilleure. L'amélioration semble se fixer plus facilement dans ces conditions.

Nos nombreux croisements, pendant bien près de cinquante ans de pratique, ne nous ont donné que de temps en temps, au premier croisement, des colonies supérieures. Je dois à la vérité de dire que nous n'avons jamais cherché à perpétuer l'existence de métis qui se sont invariablement montrées irascibles, pillardes, turbulentes. La douceur et les méthodes économiques des abeilles italiennes pures que nous possédons m'induisaient à croire que le climat sous lequel nous vivons a une influence prépondérante sur la qualité des races.

Je ne suis pas seul à condamner les métis de reine italienne avec mâle noir pour leur irascibilité. Le docteur Miller, cité ci-dessus, appelle ses métis « *my hornets* », mes frelons. Je ne connais pas le caractère des frelons d'Europe, mais je puis vous assurer qu'ici le nom de frelon est synonyme d'aveugle méchanceté. Or le caractère des métis serait suffisant pour les condamner presque partout.

Je me résume. Si j'avais des métis de qualité supérieure sous les rapports les plus essentiels et les plus désirables en apiculture, je ferais probablement comme le docteur Miller, je les conserverais. Mais je ne compterais pas obtenir des caractères aussi fixes chez leurs descendants que si j'avais fait l'élevage exclusif d'une race pure, en choisissant ce qu'il y a de mieux au prime abord.

Je crois que malgré les différences d'opinion que ceci soulèvera, tous penseront avec moi que la race qui est restée le plus longtemps sans changements sera aussi celle chez laquelle les qualités acquises, bonnes ou mauvaises, se soutiendront le mieux.

C.-P. Dadant.

LES ABEILLES AU TEMPS D'ARISTOTE

(SUITE)

Lorsque ceux qui ont soin des ruches enlèvent les gâteaux, ils ont l'attention de laisser aux mouches de la nourriture pour l'hiver ; si elle est en quantité suffisante, la ruche se conserve : autrement, si l'hiver est rude, les mouches meurent sur place ; s'il fait des jours doux et sereins, elles désertent la ruche. En été comme en hiver, c'est le miel qui est leur nourriture, néanmoins elles ont encore un autre aliment qui approche de la cire pour la dureté, et que quelques-uns appellent *sandaraque*.

Les animaux les plus nuisibles aux abeilles sont les guêpes et les oiseaux qu'on appelle mésanges, avec l'hirondelle et le *mérops*. Les grenouilles de marais les prennent aussi lorsqu'elles approchent de l'eau ; c'est ce qui fait que ceux qui ont des ruches chassent les grenouilles des étangs où les abeilles vont prendre de l'eau, détruisent les guêpes, les hirondelles, et les nids de mérops. L'abeille ne fuit d'autre animal que l'abeille elle-même. Elles se battent ou contre les guêpes, ou les unes contre les autres : non pas toutefois quand elles sont éloignées de la ruche, car alors elles ne s'attaquent point les unes les autres et n'attaquent non plus aucun autre animal ; mais dans le voisinage de la ruche, elles tuent tout ce dont elles peuvent se rendre maîtresses.

La piqûre que fait l'abeille lui est mortelle à elle-même, par l'impossibilité de faire sortir son aiguillon sans faire sortir son intestin. Souvent celui qui a été piqué n'a point de mal lorsqu'il est attentif de faire sortir l'aiguillon ; mais l'abeille qui a perdu son aiguillon meurt toujours. Cet aiguillon suffit pour faire périr même de grands animaux, on a eu entre autres exemples, celui d'un cheval tué par des abeilles. Leurs rois ne s'irritent point et ne piquent point. Les abeilles emportent dehors celles d'entre elles qui meurent dans la ruche, en général elles sont extrêmement propres, et elles font d'ordinaire leurs ordures en volant, parce que l'odeur en est forte. Toute odeur forte leur déplaît, même celle des parfums, et elles piquent ceux qui en font usage. Outre les accidents dont j'ai parlé, il y en a plusieurs autres qui font périr les abeilles ; lorsque, par exemple, se trouvant plusieurs rois, il se forme des partis opposés qui s'attachent à eux. La grenouille de la haie est encore un des fléaux des abeilles ; elle vient à l'entrée de la ruche, souffle, et attend qu'elles sortent pour les attraper. Les abeilles ne peuvent rien contre elle, il faut que celui qui a soin de la ruche la tue.

J'ai parlé d'une espèce d'abeilles moins bonne que les autres, dont les gâteaux sont irréguliers. Parmi les personnes qui s'occupent de cette partie, quelques-unes prétendent que ce sont particulièrement les jeunes abeilles qui travaillent de cette manière défectueuse, et elles l'attribuent à leur inexpérience. On appelle jeunes abeilles celles de l'année. Elles ne piquent pas comme les autres, et on ne risque rien en portant les nouveaux essaims, parce qu'ils sont formés de jeunes abeilles. Quand le miel manque, on chasse les bourdons et on donne aux abeilles des figues et autres choses sucrées. Les abeilles les plus vieilles travaillent dans l'intérieur de la ruche, et elles sont plus velues parce qu'elles ne sortent point ; les jeunes qui sortent, sont plus lisses. La place pour travailler leur manquant, elles tuent les bourdons qui occupent le fond de la ruche.

Voici un fait qu'on rapporte. Les abeilles d'une ruche étant venues attaquer celles d'une autre ruche qui étaient malades, eurent l'avantage, et elles emportèrent le miel. Le gardien de la ruche survint et se mit à les tuer ; or les abeilles qui avaient été vaincues sortirent et se défendirent de nouveau sans faire aucun mal à l'homme. Les maladies auxquelles une ruche, d'ailleurs en bon état, est sujette, sont premièrement celle qu'on appelle le *clerus*. On donne ce nom à de petits vers qui se forment dans le plancher de la ruche ; quand ils ont pris croissance, ils remplissent toute la ruche comme des fils d'araignée, et la pourriture se met dans les gâteaux. Une seconde maladie est une sorte de léthargie qui tombe sur les abeilles ; la ruche contracte alors une mauvaise odeur.

Les abeilles vont butiner sur le thym ; le blanc est préférable pour elles au rouge. Pour le lieu où on établit la ruche, il faut en choisir un qui ne soit pas trop chaud dans les grandes chaleurs, mais qui au contraire soit chaud en hiver. Les abeilles sont plus sujettes à devenir malades lorsque les fleurs sur lesquelles elles font leur récolte sont attaquées de la rouille. Dans les grands vents, elles portent une petite pierre pour se lester. S'il y a de l'eau courante auprès de la ruche, c'est là seulement qu'elles vont boire,, et elles commencent par déposer leur charge avant de boire. A défaut d'eau courante, elles prennent de l'eau ailleurs, ne jettent leur miel qu'après avoir bu, et retournent aussitôt à l'ouvrage. Il y a deux saisons particulièrement propices à la fabrication du miel, le printemps et l'automne, mais le miel du printemps est plus doux, plus blanc, et en tout, meilleur que celui de l'automne. Le plus excellent est celui que les abeilles déposent dans les cellules neuves, et qu'elles font avec des plantes nouvelles, le miel roux est d'une qualité inférieure, à cause de la nature des cellules, qui gâtent le miel, de même qu'un vase peut gâter le vin qu'on y verse. Le remède est de faire sécher ce miel. Si les cellules sont remplies dans le temps où le thym est en fleur, le miel ne se durcit point. Le bon miel est le miel couleur d'or ; le miel blanc n'a pas été fait avec du thym pur, mais on le préfère pour les yeux et les ulcères. La partie la plus faible du miel monte toujours sur la surface, et il faut l'enlever ; la partie la plus pure descend en bas.

Les abeilles travaillent à la cire lorsque les arbres sont en fleurs, il faut alors tailler les ruches, parce qu'elles font aussitôt de la cire nouvelle, les plantes sur lesquelles elles la récoltent sont l'*atractylis*, le mélilot, l'*asphodèle*, le myrthe, le phleos, l'*agnus* et le *sparte*. Quand elles emploient du thym, elles portent de l'eau dans la cellule, avant de la fermer. Toutes les abeilles font leurs ordures dehors en volant, comme je l'ai déjà dit, ou bien dans un même gâteau destiné

pour cela. Les petites abeilles, c'est encore une remarque déjà faite, travaillent avec plus d'ardeur que les grandes. Elles ont les ailes froissées, elles sont noires et comme brûlées par le soleil. Celles qui sont belles et polies sont, comme les femmes, fainéantes.

Les abeilles semblent aimer le bruit, et d'après cette observation on prétend qu'en faisant du bruit, et en frappant des vases de terre, on rassemble l'essaim dans la ruche. Au reste, il est peu certain si elles entendent ou non ; on ne sait si c'est le plaisir ou la peur qui les porte à se réunir au bruit. Les abeilles chassent de leur ruche celles qui ne font rien et celles qui consomment trop. J'ai déjà observé qu'elles se distribuent l'ouvrage entre elles, les unes travaillent la cire, d'autres le miel, d'autres l'érythaque ; tandis qu'on en voit d'autres encore construire des gâteaux, porter de l'eau dans les cellules, tremper le miel, et sortir pour travailler. Le matin elles gardent le silence jusqu'à ce que l'une d'elles les éveille par deux ou trois bourdonnements. Alors elles volent en foule au travail. En rentrant, elles font un bruit qui diminue peu à peu : l'une d'elles vole autour de la ruche en bourdonnant, comme pour donner le signal du repos ; à l'instant elles se taisent.

On connaît qu'un essaim se porte bien quand il fait beaucoup de bruit et que la sortie et la rentrée des abeilles sont accompagnées de grands mouvements : c'est alors qu'elles font leurs petits. Le plus grand travail des abeilles est lorsqu'elles commencent, après l'hiver passé. Trop de miel laissé dans les ruches les rend paresseuses ; il faut des gâteaux à proportion du nombre des abeilles, car on les découragerait aussi en ne leur en laissant pas assez. On les rend encore paresseuses si on leur donne une ruche trop grande ; elles travaillent alors avec moins de cœur. Une ruche peut donner une mesure ou une mesure et demie de miel ; si elle est bonne, on en tirera deux mesures ou deux mesures et demie, rarement peut-on en tirer trois mesures.

J'ai déjà remarqué que les guêpes étaient des animaux ennemis des abeilles. Pour prendre les guêpes, ceux qui ont soin des abeilles mettent auprès de la ruche, un plat avec de la viande ; les guêpes se jettent dessus en grand nombre, alors on couvre le plat et on le porte sur le feu. Les bourdons sont utiles dans une ruche quand ils y sont en petit nombre ; ils rendent les abeilles plus ardentes à l'ouvrage.

Les abeilles connaissent d'avance la pluie et le mauvais temps ; la preuve c'est qu'elles ne s'écartent point alors de la ruche ; elles se rassemblent sous l'abri qu'elle leur forme. C'est un signe pour ceux qui ont soin d'elles, qu'elles appréhendent le mauvais temps. Quand on voit les abeilles suspendues à la ruche, accrochées les unes

aux autres, c'est une annonce que l'essaim va abandonner la ruche : pour l'y fixer, on souffle sur l'essaim du vin sucré. Il est bon de garnir les environs de la ruche de poiriers, de fèves, de luzerne, d'herbe de Syrie, d'arbeille, de myrthe, de pavots, de serpolet et d'amandiers. Il y a des personnes qui, pour reconnaître leurs abeilles les poudrent de farine tandis qu'elles vont picorer. Si le printemps est tardif, si la saison est sèche et chaude, ou s'il tombe de la rouille, les abeilles font moins de petits.

Aristote (traduction M. Camus).

L. Forestier.

L'APICULTURE AU VALAIS

*Travail présenté à l'assemblée générale du printemps, à Martigny,
le 1^{er} juin 1913.*

L'histoire de l'abeille se perd dans la nuit des temps. Elle remonte à la plus haute antiquité. Que d'allusions à l'intelligent insecte et à ses produits merveilleux n'a-t-on pas faites dans les intéressants récits des siècles passés ?

Le célèbre philosophe grec Aristote trouvait des termes charmants à l'endroit de l'essaimage naturel, plus de 300 ans avant l'ère chrétienne.

Bien plus loin encore, le jeune Absalon, sentant la vie lui échapper avant même d'en pouvoir jouir, poussait, navré, cette exclamation significative : « Hélas ! je n'ai mangé qu'un peu de miel et déjà il me faut mourir ! »

Le pays de l'abondance, de la richesse, du bonheur n'a-t-il pas été appelé la terre où coulent le lait et le miel ?

Le nectar délicieux qui se récoltait sur les pentes et les coteaux méridionaux de la savante Athènes, ne faisait-il pas du mont Hymette le séjour de prédilection des dieux ?

A travers tous les âges, les heureux favoris des muses ont fait vibrer en l'honneur de l'abeille les plus harmonieuses cordes de leur lyre. En effet, comment chanter la jeunesse, le printemps et les fleurs, cette belle trinité de la nature, sans y associer l'abeille qui en est l'harmonie, le mouvement et la vie ?

Si le sol du Valais n'a pas été très fertile en écrivains ou en poètes, ça n'a pas empêché l'abeille d'occuper chez nous aussi sa petite place au soleil.

Vivant dans un pays où tous les contrastes se trouvent réunis, le Valaisan en général, obligé de disputer opiniâtement et sans se laisser abattre le pain quotidien, à une terre parfois ingrate mais d'au-

tant plus aimée, n'a guère le temps de confier à la plume ses pensées et ses impressions.

Attachés à leurs montagnes comme ses sapins géants, qui de leurs puissantes racines enlacent et tiennent prisonniers d'énormes blocs de rocher, les habitants de nos vallées restent non impassibles, comme on pourrait le supposer, mais muets et recueillis en face des sublimes beautés qui les entourent. L'abeille, butinant sur les abîmes et cherchant une fleur jusque dans les gorges profondes, n'est-elle pas pour animer et poétiser les lieux les plus sauvages ? Son frêle bourdonnement n'y serait-il pas pour quelque chose dans la douce et fascinante voix rappelant dans une belle patrie qu'ils avaient étourdiment quittée, ce fils ou cette fille des Alpes qui, privés de la fraîche haleine des glaciers, s'anémiaient sur une terre étrangère !

Au sein de nos vertes campagnes, dans nos délicieux vallons, sur les croupes veloutées de nos collines, que de rêveurs comprennent sans pouvoir le définir, les doux secrets que confie l'abeille aux fleurs odorantes qui lui offrent leur généreux nectar.

Si l'histoire valaisanne est plutôt muette ou en tous cas relativement sobre au sujet de l'abeille, la légende l'est beaucoup moins. Certains traits curieux, contenant peut-être un fonds de vérité, mais travestis à travers les âges, sont portés à l'actif de l'intéressant insecte.

On raconte dans nos campagnes que du temps où l'Helvétie était encore province romaine, des hordes barbares répandaient le désastre et la terreur dans certaines régions de notre patrie, lorsqu'une jeune bergère des environs d'Octodure eut l'heureuse inspiration d'offrir à ces monstres qui venaient l'égorger un frais rayon de miel. O miracle ! ces tigres humains aux lèvres écumantes de rage et aux yeux injectés de sang, sont subitement transformés en paisibles agneaux. L'un d'eux, un jeune et fringant officier, dit-on, ne veut plus quitter ces lieux où, pour la première fois, il a réellement bu à la coupe du bonheur. Peu de temps après, il unissait sa destinée à celle de l'héroïne. Une version ajoute même que la gente valaisanne fut heureuse en compagnie de cet étranger autrefois assoiffé de conquêtes, qui jusqu'alors n'était méchant et cruel que parce qu'il n'avait jamais connu le miel.

Un autre fait plus récent, mais dont le dénouement est moins idyllique, est un épisode de la destruction de la ville de Sion par les Bernois. Après avoir mis à feu et à sac la capitale, les envahisseurs se répartissent la besogne aux alentours. A Maragnenaz, au midi de la ville, une dizaine de soldats s'approchent d'une ferme pour la piller. Mais ils n'ont pas calculé avec la force et l'audace de la garnison. De toutes les minuscules habitations qui ornent une façade du bâtiment, des bataillons ailés se précipitent sur les agresseurs qu'ils

poursuivent en s'acharnant sur eux jusqu'au pont du Rhône vers lequel les malheureux s'enfuient en hurlant de douleur et de rage. Le dernier, pour échapper aux cuisants aiguillons, va trouver la mort dans les flots, tandis que les autres méconnaissables, rejoignent lamentablement leurs compagnons, qui les félicitent d'avoir si prodigieusement profité du fruit de leurs rapines.

Quittons ces récits d'un intérêt pratique plutôt douteux, et passons à l'apiculture proprement dite. Si nous scrutons le passé, il nous paraît que cette branche ait dû traverser bien des époques sans subir des progrès très sensibles, tant qu'on ne connaissait que la ruche à rayons fixes. La forme et la grandeur seules des logis des abeilles ont dû varier considérablement. De toutes les demeures naturelles qu'elles se choisissaient elles-mêmes, vieilles cheminées, anfractuosités de rochers, arbres creux, ce dernier système seul pouvait s'adapter directement à un rucher quelconque, ce qui se pratiquait en sciant le tronc de chaque côté de la colonie. Longtemps donc, les abeilles ont eu en guise de ruches, des troncs d'arbres placés verticalement et clos par le haut, ou disposés horizontalement et fermés de chaque côté. Un interstice quelconque provenant d'une branche pourrie où l'ouverture pratiquée pour un nid d'oiseaux grimpeurs pouvait occasionnellement servir de trou de vol, à défaut de quoi celui-ci était ménagé à la porte. A côté de ces logements empruntés directement à la nature, on procurait aux abeilles des habitations en paille tressée, des paniers de racines entrelacées ou des caissettes allongées formées de quatre simples planches et fermées par des portes mobiles. Quelques-uns de ces spécimens existent encore un peu partout, surtout dans les localités de montagne. On tournait la ruche chaque année pour l'extraction qui devait alterner d'un côté et de l'autre. Une croix ou traverse marquant le milieu, était l'extrême limite que le tranchant au long manche ne devait pas dépasser.

Les rayons désoperculés ou hachés étaient suspendus dans des paniers ou toiles d'où le miel coulait naturellement.

La cire fondue servait à divers usages domestiques ; ses déchets, y compris le pollen et la propolis, étaient avantageusement employés en cataplasmes dans les contusions, fractures ou luxations de membres. Une récolte de 4 à 5 kg. de miel par ruche était alors une bonne moyenne. C'était déjà suffisant pour le capital engagé et le peu de main-d'œuvre. Il est vrai que le miel était plutôt donné que vendu. Y avait-il des douleurs aiguës à adoucir, des rhumes à calmer, des laryngites à conjurer, vite on allait frapper à la porte toujours hospitalière de « l'homme aux abeilles ». Dans la plupart des cas, celui-ci ne se permettait pas de « tirer l'argent », selon l'expression locale. Il ne s'en appauvrisait pas pour autant, paraît-il, tant il est vrai que le

bien que l'on fait nous est rendu par de mystérieux chemins. Aucun d'ailleurs ne se serait avisé d'abuser de ces largesses.

Bien minimes étaient dans ces temps les dépenses nécessitées par le nourrissement qui était réduit à sa plus simple expression : quelques fruits secs arrosés de vin et d'eau sucrée dans un vase quelconque placé dans la ruche. En certains endroits on installait tout simplement ainsi près du rucher, une espèce d'abreuvoir public. Ce qui pouvait donner le droit de nourrir parfois des doutes relativement à la qualité de cet élixir, c'est que les abeilles se le partageaient, dit-on, paisiblement et sans la moindre jalousie, et le soleil en buvait sa large part.

Le miel était regardé exclusivement comme un remède et non comme un aliment. En consommer sans nécessité était non seulement une prodigalité outrée, mais une action se rapprochant du crime. Même de nos jours, bien des personnes n'auront mangé du miel qu'en médicaments, à l'exception toutefois des premiers temps de leur existence, le miel formant avec le lait de la mère, dans nos campagnes en général, l'aliment exclusif des tendres bébés.

Quel apiculteur, en effet, n'a vu maintes fois venir à lui, avec un vase roulé dans du papier ou dissimulé dans quelque panier, l'une ou l'autre brave maman qui, en prévision de quelque prochain événement d'importance capitale, tient à s'approvisionner à l'avance pour le grand jour ? Ou qu'il faut avoir du miel à vendre en telle occurrence ou jamais. Et quand un nouveau-né se montre d'une humeur par trop massacrante, ses cris forçant démesurément le diapason, qu'un peu de miel lui chatouille le palais et voilà ses cordes vocales au repos ! Ce goût du miel persiste parfois dans la suite au point de devenir pour l'enfant déjà grandelet un attrait irrésistible.

Que dire de ce bambin de huit ans, qui toussotait à tout moment et avait mal à la gorge bien plus souvent qu'à son tour, sa ruse lui gagnant invariablement de sa tendre maman une tartine de miel qui avait un résultat infailible et immédiat, suivi toutefois d'imminentes rechutes. Oh ! ces gosses !

Que les parents donnent, au lieu d'autres friandises, du miel à leurs enfants, à titre d'encouragement, de récompense et même de nourriture, ce qui ne gâtera rien, et ils n'auront pas à pâtir des ruses prématurées de leurs malins rejetons, dont la santé, par le fait même, s'en ressentira avantageusement.

Chaque localité avait autrefois sinon plusieurs, au moins un apiculteur. C'étaient souvent les seuls pharmaciens de l'endroit. Quoique ce produit, n'échappant pas à la loi générale, ait encore comme tout autre ses détracteurs, il serait difficile de disputer au miel ses vertus curatives et dépuratives, quand on considère que cette substance, la

crème des fleurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, est préparée dans le grand laboratoire de la nature par des légions de chimistes qui, pour n'avoir pas de diplôme cantonal ou fédéral, n'en sont pas moins brevetés par l'Auteur même de la nature. Quand on tient un mandat de si haute source on ne s'amuse pas à produire de la camelote. Voilà pourquoi le miel naturel a continué victorieusement son chemin à travers les âges, franchissant bravement les écueils dressés sur sa route et brillant comme un phare au-dessus des autres produits de nom, de couleur ou de goût plus ou moins analogues, qu'une adroite et souvent peu scrupuleuse industrie a mises en avant pour le supplanter. Le miel naturel non seulement ne s'est point altéré à travers les siècles, mais a gagné encore en propreté et en pureté avec l'arrivée de l'extracteur, du maturateur et d'autres produits des inventions modernes.

(A suivre).

CHRONIQUE GÉNÉRALE

Nouveauté. Un rabot à désoperculer

Chacun sait le temps qu'il faut pour désoperculer une récolte un peu considérable, et une quantité d'apiculteurs ont essayé d'abrégé cette besogne en inventant un nouveau couteau ou en perfectionnant les anciens. Aussi y en a-t-il de toutes les formes : de droits et de coudés, de ronds et de pointus, de minces et d'épais, de plats et de biseautés. Il y en a qui se chauffent à la vapeur, d'autres à l'électricité. Et il y a encore la hersé ou le peigne à désoperculer. Il y a quelques années, les Américains ont même une machine qui *rase* automatiquement en un clin d'œil les deux faces d'un rayon en même temps.

Plus près de chez nous, un ingénieur zurichois, M. J. Arter, à Ober-Eugstringen, vient d'inventer un nouvel outil, le rabot à désoperculer. Cet instrument enlève la couche de cire des opercules en longs copeaux qui passent par une fente étroite en se recoquevillant, comme les copeaux du bois passent par la lumière d'un rabot ordinaire. Cette disposition empêche que la cire ne se *recolle*, ce qui arrive assez souvent autrement. Le rabot est chauffé au moyen d'une petite lampe à alcool dont la flamme augmente automatiquement par le poids de l'instrument pour diminuer lorsqu'on enlève ce dernier. La lame est en connexion avec un corps métallique assez lourd qui conserve la chaleur pendant un certain temps.

Prix des reines foncées

La conférence des éleveurs de reines d'après les méthodes du Dr Kramer, conférence qui a lieu chaque printemps au Rosenberg, près de Zoug, a fixé au mois d'avril, et pour quelques années, le prix

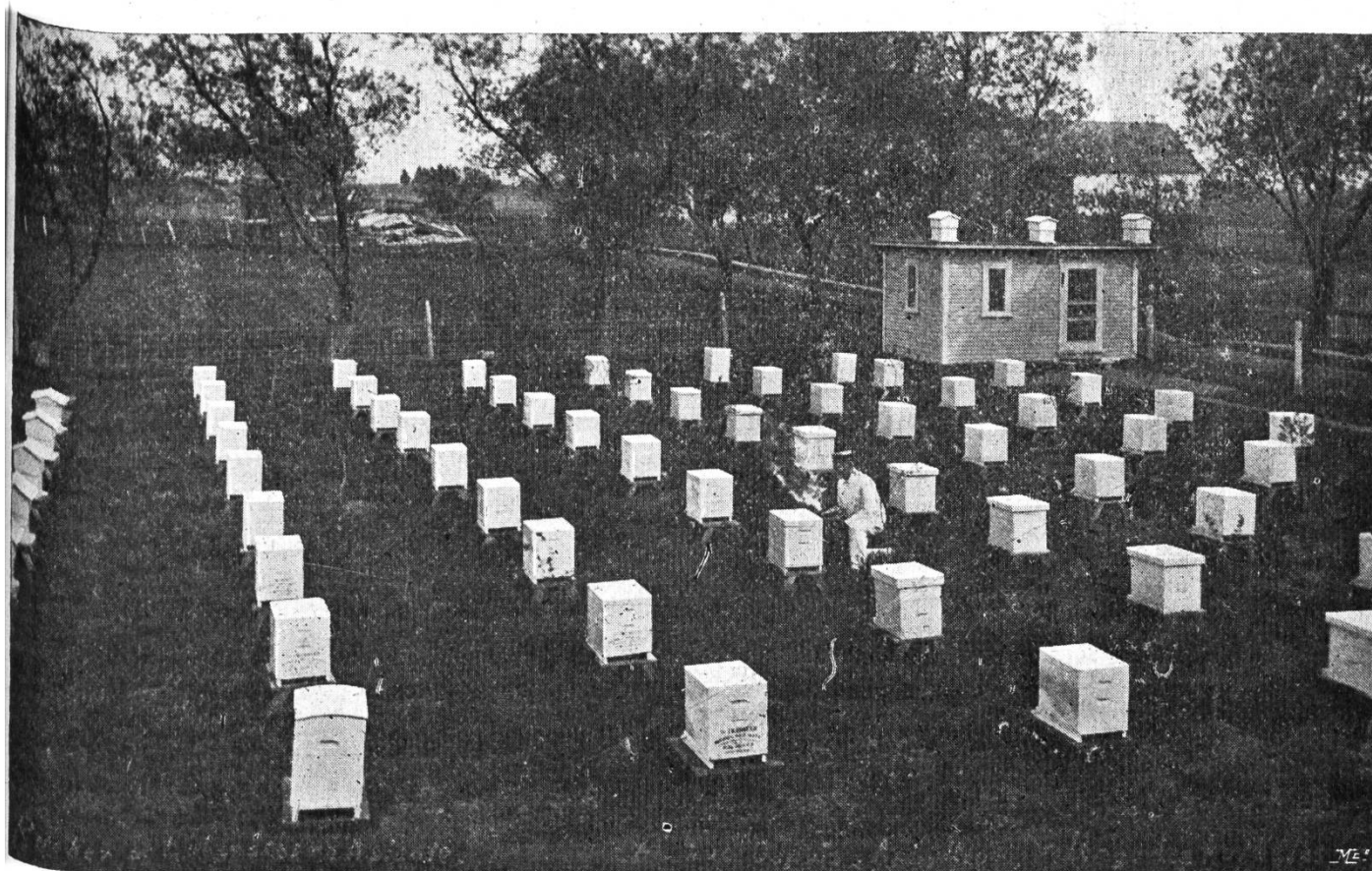
des reines de race foncée. Ces prix varient entre 4 francs pour une reine vierge et 15 francs pour une reine fécondée dans une station de fécondation. Pour l'étranger, le prix est uniformément de 25 fr., mais il est entendu qu'on n'exporte que des reines de première qualité fécondées à une station. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas certaines réclamations des acheteurs.

J. M.

Résultat du travail de nos ruches sur balance en mai 1913.

	Altitude mètres	Force de la colonie	Augmen'tion Grammes	Journée la plus forte Grammes	Date
Bramois (Valais)	501	Moyenne	9800	2200	29 mai
Monthey »	401	»	550	1400	31 »
Mollens »	1061	Bonne	— 600	1200	31 »
Bulle (Fribourg)	888	Moyenne	— 8200	1900	9 »
Châtel-St-Denis »	819	Bonne	1000	1400	10 »
Dompierre »	475	Très forte	2500	1250	31 »
La Sonnaz »	570	Bonne moyenne	— 900	1000	31 »
Massonnens »	840				
Châtelaine (Genève)	430	Bonne	16050	1900	30 »
Pregny »	453	Forte	22500	2600	26 »
Bournens (Vaud)	568	Bonne	9900	4200	31 »
Cerrevon »	753	Moyenne	4000	2300	9 »
Panex s/Ollon »	928	Faible	— 1500	500	31 »
Essert s/Champ »	485	Forte	5300	2500	31 »
Premier »	872	Moyenne	— 50	550	31 »
Vuibroye »	760	»	4700	1500	31 »
Belmont (Neuchâtel)	491	Bonne	10000	2100	31 »
Buttes »	700				
Cernier »	834	Forte	3300	1100	29 »
Coffrane »	800	Bonne	4000	1000	29-9 »
Couvet »	750	»	3400	1300	30 »
Côte-aux-fées »	1040	Moyenne	5100	500	27 »
St-Aubin »	458	Bonne moyenne	3700	2000	29 »
Courfaivre (Jura.) b)	474	Bonne	— 200	1000	31 »
» a)	—	Moyenne	— 1350	800	31 »
Cermoret »	711	»	100	200	14 »
Tavannes	761	Bonne	150	400	31 »

QUESTIONNAIRE



Rucher de M. Luc Dupuis, village des Aulnaies. (Canada).

Nous recevons de M. Luc Dupuis cette charmante photographie et il nous pose les questions suivantes ; j'espère que nos collaborateurs voudront bien nous envoyer des réponses pour le prochain numéro du *Bulletin* :

1. L'Italienne est-elle une race pure ?
2. Est-il prouvé qu'elle soit réfractaire à la loque ?
3. Est-il prouvé qu'elle a la langue plus longue que les autres races ?
4. Le croisement de l'Italienne avec la race commune est-il recommandable ?
5. L'acide formique est-il le meilleur désinfectant ?

NOUVELLES DES RUCHERS

M. Mahon, Courfaivre, 2 juin 1913. — Ce printemps, du moins dans le Jura, les ruches classées comme forte, bonne et moyenne, les autres années auraient été classées comme bonne, moyenne et faible. Il est vrai que dans quelques jours avec le couvain prêt d'éclore, elles

deviendront très belles, mais trop tard pour la première récolte. J'ai remarqué que la moutarde noire, très abondante ici dans les champs d'avoine, a fleuri beaucoup plus tard que les autres années. Voici la floraison des plantes suivantes : l'aubépine, le 10, petit trèfle rouge des prés, le 18, la lupuline, le 18, la sauge des prés, le 25, l'esparcette, le 27, la moutarde noire, le 29 ; la scabieuse, le 30 mai.

M. Pahud, Correvon, le 8 juin — Dans notre contrée la récolte ne sera pas forte. La grande miellée bat son plein maintenant, mais les augmentations restent faibles. L'esparcette manque complètement. L'essaimage est faible.

M. Graber, Cernier, 8 juin. — A part quelques jours de dent-de-lion le mois écoulé n'a pas été bien favorable à nos chères butineuses. Espérons, maintenant que l'esparcette commence à fleurir, que nous aurons quelques beaux jours et que le temps perdu pourra être rattrapé.

Les colonies qui ont été bien approvisionnées l'automne dernier sont fortes et prêtes pour la récolte. Malheureusement, il y a beaucoup de propriétaires imprévoyants par chez nous et nombreuses sont les colonies mortes de faim ce printemps.

M. Stöckli, Bulle, 10 juin. — Les colonies sont très fortes en général, mais les dents-de-lion n'ont rien ou peu donné ; quant à l'esparcette nous n'en avons pas. Tout au plus avons-nous quelques scabieuses ces jours-ci, mais les faucheuses vont bon train et dans quelques jours il ne restera plus que l'espoir d'une seconde récolte. Pour comble, l'essaim de ma ruche sur balance, dont j'avais élevé la reine l'an passé, s'est enfui et est allé se loger dans une parqueterie, où les ouvriers, croyant voir arriver des guêpes, l'ont simplement brûlé. Ma ruche sur balance a eu une augmentation nette de 1500 grammes en mai.

M. H. Gay, Bramois, 8 juin. — Bien que nous soyons au moment du plus fort de la récolte la bascule ne fait pas de grands sauts ; les matinées sont encore fraîches et il y a toujours une bise qui contrarie nos butineuses.

Les ruches, sans être faibles, ne sont pas bondées, il n'a pas encore été nécessaire de leur mettre des câles ; pour les mêmes causes les essaims sont rares et ceux que j'ai eu l'occasion de voir lors de mes inspections sont plutôt faibles (4 à 6 rayons d'abeilles).

En montagne le développement des colonies a été plus normal, la force de celles-ci égale déjà celles de la plaine et comme elles peuvent profiter d'une récolte qui dure plus longtemps, il est à prévoir qu'elles donneront un rendement satisfaisant.

AVIS AUX APICULTEURS

Le miel doit être suffisamment mûr et d'une rigoureuse propreté. Pour être bien épuré, il ne suffit pas qu'il soit passé au tamis, il lui faut aussi un repos de quelques jours dans le maturateur ou autre récipient.

Il ne sera pas superflu de rappeler l'article 29 du règlement :

« Les miels dont la propreté laisse à désirer ne sont pas acceptés; les miels suspects pourront être analysés. »

L'apiculteur qui fait contrôler sa première récolte doit aussi faire contrôler la seconde ; de même celui qui fait le commerce du miel, s'il se soumet au contrôle, ne peut acheter et vendre que du miel contrôlé.

Le soussigné est toujours à disposition pour tous renseignements utiles.

Aclens, mai 1913.

Le chef du contrôle :

Aug. Chapuisat.

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS VAUDOISES D'APICULTURE

Les délégués des sections, réunis le 23 février à Lausanne, avaient chargé le bureau de faire, auprès du Conseil d'Etat vaudois, les démarches nécessaires pour que les frais de visite des ruches destinées à être transportées à la montagne soient à la charge des propriétaires.

Le Conseil d'Etat vaudois a fait droit à cette demande.

En conséquence, les apiculteurs vaudois qui veulent conduire des ruches en estivage sont avisés qu'ils ont à payer directement à l'inspecteur les frais de sa visite. Ceux-ci sont calculés d'après le tarif cantonal.

Le Bureau.

L'assemblée générale annuelle aura lieu le dimanche 27 juillet 1913 à La Rippe avec l'horaire suivant :

10 h. 15, départ de Nyon ; 10 h. 38, arrivée à Crassier ; 11 heures, arrivée à La Rippe ; séance : La lutte contre la loque dans le can-

ton (M. Fontannaz) ; Les concours de ruchers (M. Chapuisat) ; 12 h. 30, dîner ; après-midi : visites de ruchers ; 5 h. 04, 7 h. 44, départ de Crassier.

Un programme détaillé sera envoyé à chaque sociétaire.

Le Comité.

MES ABEILLES

(SUITE ET FIN)

XI

Sans l'expérience
Que donnent les ans,
Vous avez la science
Des événements.
Que de mesures
Ne prenez-vous pas
Contre les gerçures
Et tous les frimas ?

XII

Grande est la vitesse
De vos mouvements,
Grande est la finesse
De vos sens charmants !
Ainsi, bien pourvues,
Vous accomplissez
Du bon Dieu les vues,
Vous le chérissez.

XIII

L'amour pour la mère
Chez vous est si grand !
C'est fort exemplaire,
Surtout conséquent ;
Car ruche orpheline
Ne vit pas longtemps,
Elle s'extermine
En moins d'un printemps.

XIV

Lorsque la nature
Reprend dans les champs
La verte parure
De son doux printemps,
L'abeille à l'ouvrage
S'envole aussitôt ;
Jamais le courage
Ne lui fait défaut.

XV

Des vertes prairies,
Vous tirez le miel :
Merci, mes chéries,
Pour ce don du ciel !
C'est un vrai délice
Par tout réputé
Comme très propice
A notre santé !

XVI

Les fleurs les plus belles
Sont votre festin,
Vous trouvez en elles
Tout votre butin.
C'est une merveille
Qui vous vient du ciel,
Qui créa l'abeille
Pour cueillir le miel.

XVII

Sans vous, la semence
Que produit la fleur
Serait sans constance,
De nulle valeur.
Oui, par vous s'opère
Le riant hymen,
Sublime mystère
Du fécond pollen !

XIX

Extraordinaire
Est la légion
Que fournit la mère
Dans la région !
C'est tout une armée
D'abeilles volant
A la picorée
Sans perdre un instant.

XVIII

Quand la violette
A donné sa fleur
Et que l'esparcette
Eclate en splendeur
La ruche féconde,
Versant son trop-plein,
Va jeter au monde
Un superbe essaim.

XX

Vaste est le domaine
Que le Ciel voulut
Qui vous appartienne,
Qui vous soit échu :
Montagnes, vallées
Au vaste horizon
Vous sont accordées
Pour la moisson.

XXI

La récolte est faite,
Le grenier est plein !
Amis, faisons fête,
Portons-y la main.

L'abeille nous donne
Tout le superflu :
Agissons en homme,
Prenons rien de plus.

Galland.

ERRATA

Supplément, page IX, dix-huitième ligne, lisez, « 18 colonies au lieu de 118. »

Bulletin, page 156, l'auteur de la poésie s'appelle Galland et non pas Gailloud.

Je suis toujours acheteur de

miel contrôlé

Offres, à SCHALLER-FELLMANN, 118, Breisacherstrasse, Bâle.

NE PENSEZ PAS SEULEMENT A AUTRUI

PENSEZ AUSSI A VOUS-MÊMES — OFFREZ-VOUS DES ÉTRENNES

Le Livre de l'abeille par E. Alphandery. Préface d'Edouard Petit, inspecteur général de l'Instruction publique. — 58 photos en 20 planches sur papier couché 222 figures dans le texte. Magnifique ouvrage in-8°, contenant tous les renseignements relatifs à l'apiculture.

L'Apiculture par l'Image par E. Alphandery. — Ce beau volume in-8° de 96 planches donne, sous une forme claire, agréable, pittoresque, toutes notions apicoles.

C'est une leçon de choses toute parlante et vivante aux yeux.

Le Miel par E. Alphandery et C. Toulouse. — 120 dessins artistiques, par Moc Géo, P. Mayeur, Maurice et une planche en phototypie. Remarquable ouvrage in-8°, le plus complet et le plus original sur cette question.

Envoi franco de la notice avec spécimens des illustrations.

Chaque volume franco Fr. 2.80.

Ed. Alphandéry, Château de Brignan, Monfavet (Vaucluse).

Apiculteurs

qui aimez vous procurer des ruches Dadant modifiées ou Dadant type 11 cadres, complètes, de construction irréprochable et rigoureusement exactes, adressez-vous à la

Menuiserie mécanique O. BOILLAT, Loveresse. Jura-Bernois.

Aarau 1911 — 1^{er} prix

Frauenfeld 1903
Méd. arg. et 1^{er} prix

Lausanne 1910
Médaille d'argent

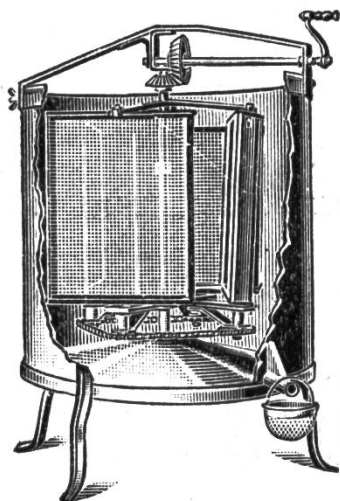
J. ANDERMATT
BAAR (Zoug).

Vienne 1903
Médaille d'argent

Constance 1911
Médaille d'argent

FERBLANTERIE MÉCANIQUE

Se recommande par la perfection et la solidité des machines et outils d'apiculture qu'elle fabrique. Prix courant gratis.



Extracteur à renversement automatique

Brevet n° 37232

Fonctionnement parfait ; les rayons se retournent avec une simple contre-pression de la manivelle. Le plus avantageux de tous. Il n'a aucune pièce de fonte et est construit très solidement.

On fabrique aussi tous les genres d'extracteurs demandés : à engrenage, à friction, etc.

Demandez le catalogue gratis.